

pressé, soucieux de productivité. Il faut redécouvrir les vertus de la lenteur et du retour sur soi. L'homme tranquille est celui qui soigne son intériorité et s'intéresse à sa vie psychique, prend le temps de ressentir et comprendre ce qui lui arrive, ce que l'accélération ne permet pas.

Les auteurs parviennent à nous convaincre de l'importance de la latence pour la santé de la vie psychique. Peut-être pourrait-on s'étonner de trouver sous leur plume peu d'allusions au *Principe de réalité* énoncé par Freud à partir de 1911, comme principe régulateur de la pulsion et comme voie de détour pour le développement de la mentalisation. La latence ne serait-elle qu'une autre façon de le nommer ? Mais nos auteurs insistent à juste titre sur l'intégration que la latence apporte au sujet dans sa temporalité psychique, qui n'est pas seulement celle des horloges, mais bien celle de son historicité hétérochrone, de ses rêves, de sa rêverie et de ses liens objectifs. Et le principe de réalité ne suffirait pas à nommer ce recours souvent énigmatique à des figures de la latence qui sont à la limite du visible : ainsi sont ces anamorphoses qui montrent ce qu'elles cachent ; ce phrasé proustien jouant subtilement avec le temps disparu ; ces rêveries animalières de Rosa Bonheur et cet humanisme émerveillé de Rosa Luxembourg. Les auteurs ont écrit là quelques pages lumineuses et inspirées qui offrent au lecteur une latence bien nécessaire.

Pierre Gaudriault

 **André Meynard. *Rencontre avec l'étrangeté du langage. Psychanalyse, Enfance Sourde et création artistique*, Toulouse : Érès, 2021.**

Certaines occasions nous poussent à réfléchir, à associer ou laisser venir des réminiscences, en écoutant par exemple un exposé. Parfois cela se produit dans un cartel de passe, après avoir écouté les passeurs, comme si leur témoignage transmettait un supplément au texte qu'ils rapportaient, comme si quelque chose de leur performance nous atteignait là où nous en étions de notre passe. On constate alors, que la passe, ne se concentre pas dans le temps limité, « l'éclair » dont le passant témoigne dans le dispositif. Ce moment a une suite, il se poursuit dans un après-coup qui peut se prolonger avec des alternances, il peut aussi produire des créations, des objets artistiques et surtout des textes.

Ces effets de réminiscence de passe sont parfois aussi déclenchés par la lecture de certains livres et c'est le cas du livre d'André Meynard, qui fait penser et associer, ce qui ne facilite pas la tâche d'en rendre compte. Mais cela pose une première question : est-ce la passe peut se transmettre par un écrit ? Beaucoup de psychanalystes pensent que non et que ce serait une trahison du fondement même de l'acte analytique et de la passe, pourtant Lacan n'est pas aussi catégorique puisqu'il déclare :



, « Cette histoire de passe [...] ça pourrait se faire par écrit, je l'ai suggéré à quelqu'un, qui d'ailleurs était plus que d'accord. Passer par l'écrit ça a une chance d'être plus près de ce que l'on peut attendre du réel »^[5]. Ce livre serait-il un exemple d'une passe par écrit ? Les deux premiers chapitres posent la question :

Le premier s'intitule : *D'un démenti à l'autre : René ou les traces du frère.*

Récit du parcours d'une longue cure analytique d'un certain René qui ressemble comme un frère à André Meynard, écrit dans un style répétitif, circulaire, labyrinthique comparable à l'écriture des écrivains contemporains, ou du Nouveau Roman par exemple Michel Butor^[6]. C'est une intrication époustouflante de prose et de poésie qui reflète le rythme du déroulement d'une cure, qui l'épouse même. Rien n'est épargné de la succession des remémorations, de leur répétition ni de l'étalement de la perlaboration. C'est une fiction de cas clinique mais aussi une auto fiction et ce choix peut illustrer que « *la vérité a structure de fiction* »^[7] et que cette fiction a sa place dans la passe.

René a passé son enfance dans une famille provençale, il est deuxième d'une fratrie de deux, il a un frère aîné nommé Pierre. Dans leur maison sur un vieux buffet trône une grande photographie dans un cadre représentant un bébé au cheveux longs, avec deux petites photos qui sont glissées dans la vitre, une de Pierre déguisé en cow-boy et l'autre de lui-même, costumé en pirate. René pose sans cesse la question « *qui est le bébé sur la photo ?* » et sa mère lui répond toujours « *c'est ton frère Pierre* ». Par ailleurs, il l'entend répéter « *je voulais deux enfants* ». Il accepte donc la logique du bon sens de la version familiale selon laquelle la fratrie se compose de deux enfants Pierre et René, Mais il y a quelque chose qui complique en permanence l'ordre établi : ce cadre où il y a deux photos de son frère une grande et une petite, ainsi que la sienne, sans raison, rien n'en est dit. Il y a donc un mystère auquel s'ajoutent des détails : la tristesse qui accompagne les réponses de la mère, son agacement quand il persiste à répéter sa question. Et à un moment donné, qu'il ne peut préciser, il se rend compte que sur la grande photo il y a un premier enfant qui s'est appelé Pierre qui est mort tout bébé, il apprend qu'il est mort à huit mois, puis qu'un autre enfant est né, que l'on a nommé Pierre, comme lui. L'énigme est résolue mais le mystère persiste et le trouble s'accroît même, car la question se mue en « *s'il avait vécu est-ce que je serais né ?* ». René est pris dans un dilemme où s'impose le *vel* d'un choix qui aurait présidé à sa naissance conformément au vœu maternel, ce serait l'un ou l'autre, « *lui ou moi* ». Pour que René vive il a fallu qu'un autre meure et que le comptage de la fratrie à deux implique un autre qui n'est pas compté. Car les morts ne comptent pas et donc il y a deux frères et *un frère en plus* qui est *un en moins*. Celui-là a fait l'objet d'un meurtre symbolique et c'est à René le rescapé, le survivant d'en porter la charge, d'en éprouver la culpabilité. Alors qu'il a une

[5] J. Lacan, *Le moment de conclure*, 10 janvier 1978 (inédit).

[6] M. Butor, *La Modification*, Éd. de Minuit.

[7] J. Lacan, *D'un autre à l'autre*, 17 février 1969, p. 68 et *Leçon sur Lituraterre*, p. 125, Paris, Le Seuil.

immense joie de vivre, « d'exquis reproches, frappés de cette jouissance de rester dans le mode de comptage » viennent s'y mêler. Il en portait le poids mais en ignorait la jouissance car ce comptage faisait partie d'un mythe familial auquel il adhérait, en y intégrant les restes de théories sexuelles infantiles selon lesquelles la naissance des enfants est liée au vouloir de la mère. L'aliénation dans laquelle il est pris n'a pas d'issue, il faut sagement s'y conformer, le passage vers la liberté est bloqué par un *démenti* constitué par un roman familial mensonger. Les traces de ce démenti sont concentrées sur la photo du premier Pierre ou plus exactement sur sa taille, sa grandeur donnée à voir comme une évidence derrière laquelle se cache un non-dit sur une mort qui ne l'autorise pas tout à fait à vivre. Il faudra une autre lecture en analyse, en tournant et retournant autour de ce démenti. Une transformation de la trace en lettre qui fait passer au *Littéral*. Plutôt que démasquer le mensonge et dévoiler la vérité il procède à la lecture du démenti, comme Freud dans sa lecture de *la Statue de Moïse de Michel Ange*, en mettant en évidence la *vérité* qu'il y a dans le mensonge. André Meynard nous donne là un exemple clinique de *la vérité menteuse*, liée à la passe^[8]. Cette lecture permet un *retour* sur le comptage et passer du deux au trois, réintroduire celui qui ne comptait pas et passer du vœu maternel à un espace du désir du père et de la mère. Se compter trois réintroduit le mort mais aussi le père. Le retour est marqué par deux rêves dont le premier en début d'analyse figure le patronyme inscrit sur une liste mais avec une erreur, il manque la deuxième lettre un Y il la rajoute mais il n'y a pas de place et le nom est raturé, cette troisième lettre en vaut deux car elle se prononce ii en provençal. Le deuxième rêve comporte aussi une rature, en écrivant au tableau le mathème du fantasme $S \diamond a$, il se trompe en écrivant le S barré et doit le rectifier, ce rêve se situe dans un moment d'entrée dans une école de psychanalyse.

La Rencontre de René avec les Sourds lui fait appréhender la dimension désirante de la langue signée et du geste qui inscrit la parole dans la sphère du visuel. La gêne causée par l'apprentissage de la LSF Langue Signée Française se noue avec le sur-gissement du signifiant *frère* à propos des Sourds dans son analyse, identification « piégée » qui place l'enfant Sourd dans la lignée du frère mort dont l'existence n'est pas comptée. Le démenti familial lui permet de prendre acte du démenti culturellement institué frappant les Sourds.

Le deuxième chapitre : *Démentis, rencontre étrangéissante et déménagements pulsionnels* Change la position énonciative, la fiction est abandonnée pour faire place à la première personne. André Meynard parle de sa rencontre avec les enfants Sourds en même temps qu'il débutait son analyse de son analyse. La rencontre puis l'apprentissage de la langue ont demandé le dépassement d'une gêne liée à une prise de parole non sonore dans la sphère du visuel « *le regard fait tâche dans le tableau* ». C'est une confrontation avec l'intrication des pulsions invoquante et scopique « *l'orlle voit* »

[8] J. Lacan, *Préface à l'édition anglaise du séminaire XI, Autre Écrits*, p. 573, « Cette passe [...] je l'ai laissée à la disposition de ceux qui se risquent à témoigner du mieux de la vérité menteuse »



(H. Meschonic) et « *l'œil écoute* » (P. Claudel) et l'inquiétante étrangeté des « *frères Sourds* ». Ces enfants se font passeurs, ils transmettent le message d'une langue gestuelle et d'une dimension inouïe de l'inconscient. Cette expérience s'articule avec l'expérience de passeur d'André Meynard dans une école de psychanalyse où il transmettait au cartel de passe la voix des passants par le médium littéral, d'une lettre non sonore. Ces enfants sont passeur de son *désir de l'analyste*, ce désir affirmé par l'espace du littéral, levait le démenti dont les langues signées sont frappées, point où se retrouve et s'articule le démenti du roman familial.

Sous ce démenti, la vérité des langues signées se dévoile : elles prennent leur origine dans le point de départ de la *lalangue* dans la *musicalité pulsionnelle* initiale qui touche le corps d'un nourrisson, qui danse sur « *la chanson de l'Autre* » selon Colette Soler.

Pour faire une transition avec la suite qui traite de la question des Sourds dans la culture, André Meynard invente le terme de *Langues lucioles* pour qualifier les langues signées, en référence à l'ouvrage de Georges Didi Huberman *Survivance des lucioles*^[9] qui est une réponse à un article de Pier Paolo Pasolini *Disparition des lucioles*^[10].

Le troisième chapitre : *Figures du Démenti, Tentatives de mise au silence des langues lucioles*

Les langues signées existent de tout temps dans l'ombre des langues sonores officielles, elles représentent des *lueurs du pulsionnel* qui attirent tous les nourrissons qu'ils soient Sourds ou pas. Au XVIII^e siècle l'abbé De l'Épée met au point un système d'éducation basée sur la langue signée et des écoles réservées aux Sourds. Dans les années, au nom de la modernité et du scientisme les tentatives se multiplient pour contrer cette initiative et lutter contre l'attraction du langage gestuel. Graham Bell inventeur du téléphone crée une méthode pour permettre aux sourds d'accéder à la parole vocale et se bat pour l'interdiction des langues signées. Le Congrès de Milan de 1880 jette les bases mondiales de cette interdiction. Ainsi s'établit un *démenti* qui porte sur les langues signées, au nom de la raison, de la science, de l'intégration des Sourds dans le monde des entendants mais qui catégorise les Sourds dans le domaine de la maladie et du handicap et qui impose des mesures coercitives qui traumatisent les Sourds. Des romans mettent en scène des personnages Sourds qui finissent par se suicider, *Chabah* par J.-P. Chabrol, *Singer* de Carson Mc Cullers. Le *Musée universel des Sourds-muets* qui rassemble à Paris des œuvres d'art créés par des Sourds est abandonné et livré au rebut, il est trop lié à l'héritage de l'Abbé De l'Épée.

Le quatrième chapitre : *Trajets de la Lettre et avènements des langues lucioles*


Le monde des langues signées survit, malgré la pression socio-culturelle, qui accompagne la progression de la médicalisation de la surdité (détection précoce et chirurgie réparatrice). La réhabilitation des Sourds et des langues signées se poursuit avec une mobilisation des Sourds eux – mêmes. De nombreuses créations artistiques viennent apporter leur éclairage sur ce monde parallèle, avec les interventions de personnalités

[9] G. Didi Huberman, *Survivance des lucioles*, Éditions de Minuit, 2002.

[10] P.P. Pasolini, *Écrits corsaires*, Champs, 2009.

sourdes, ce chapitre les passe en revue, avec entre autres les œuvres de *Bob Wilson*, *Nurith Aviv*, *l'International Visual Theatre*, des films font appel à des acteurs Sourds. Ce livre révèle un psychanalyste qui n'est plus seulement cet original qui pratique en langue signée, l'intérêt qu'il porte aux Sourds s'explique mais en même temps qu'il s'ouvre à une dimension générale, dans la clinique psychanalytique.

Paul Alerini

 **Sylvain Missonier, Bernard Golse, *Le fœtus/bébé au regard de la psychanalyse. Vers une métapsychologie périnatale*, Paris, PUF, coll. « Le fil rouge », 2021.**

Si Caïn et Abel avaient fait une psychanalyse que serait-il advenu ? En s'occupant des bébés, ils seraient restés collègues et amis, nous répondent Sylvain Missonier et Bernard Golse dans *Le fœtus/bébé au regard de la psychanalyse* avec pour sous-titre : vers une Métapsychologie périnatale.

Avec un tel projet, deux psychanalystes éminents, un professeur de psychologie et un chef de service en pédopsychiatrie unissent leur clinique et leur travail théorique, sans oublier de rendre hommage au départ à leur Maître commun : Michel Soulé. Disons tout de suite que les auteurs de cet ouvrage ne se contentent pas de dérouler les travaux des anciens les plus éminents de leur discipline ; ils ont le mérite de faire lien avec la pensée des collègues toujours en exercice dont les pensées et travaux croisent les leurs.

L'alternance entre la clinique et la théorie est constante et donne à l'ensemble un rythme romanesque très agréable. Sylvain Missonier témoigne de sa clinique et des nouvelles pratiques d'observation radiologiques du fœtus avec les jeunes femmes avant et après la naissance. Tandis que Bernard Golse est plus centré, me semble-t-il, sur la clinique du nourrisson lui-même et dans l'interaction avec sa mère. Donner au fœtus toute son importance est d'actualité : le progrès des sciences et des techniques échographiques qui permettent de filmer le fœtus dans le ventre maternel permettent de passer de « his majesty the baby » du début du XX^e siècle à la situation en ce début du XXI^e siècle : « C'est incontestablement le fœtus qui est mis en position de majesté », ce qui ne doit pas entraîner à une fascination outrancière. Les cas cliniques qui émaillent cet ouvrage témoignent du travail essentiel avec les jeunes parents autour des échographies systématiques et des difficultés éventuelles qui se révèlent, à cette occasion, engluées souvent dans des problématiques générationnelles, particulièrement sensibles entre la jeune femme enceinte et sa mère.

La naissance a été dans l'histoire de la psychanalyse à la source d'un conflit majeur entre Freud et l'un de ses élèves Otto Rank. Ce dernier ne vient pas de la psychiatrie et Freud reconnaît en lui une valeur exceptionnelle qui le fait entrer dans la société psychanalytique de Vienne. En 1924, il publie *Le traumatisme de la naissance*. Freud le vit il comme un danger pour la prééminence du complexe d'Œdipe dans